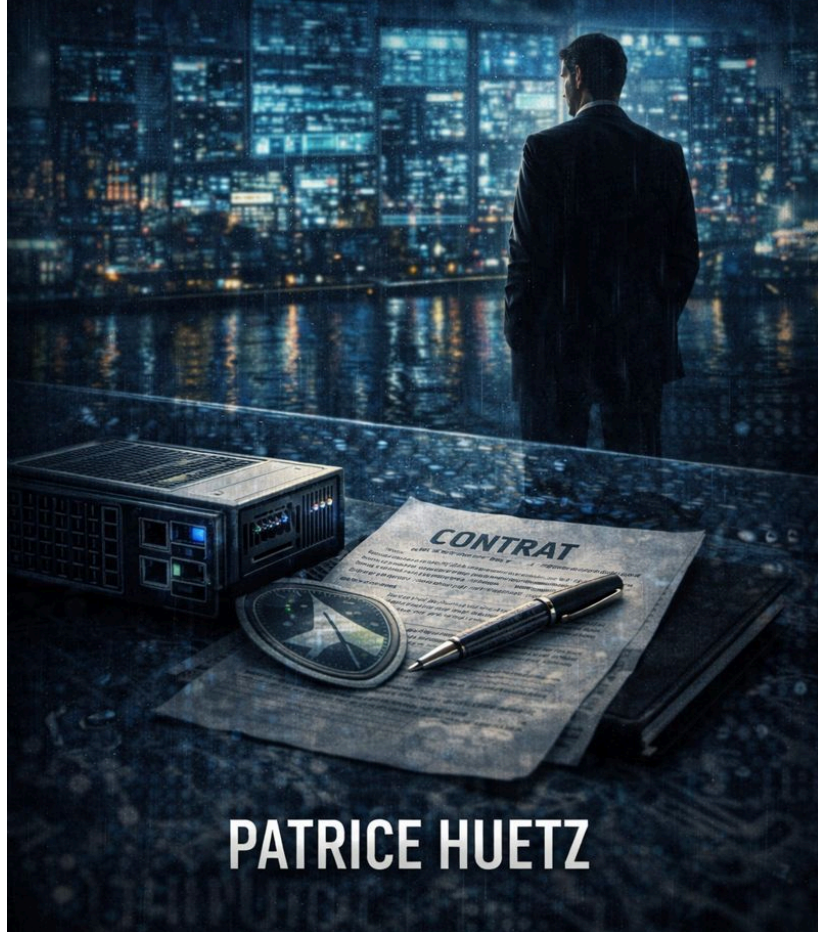


ORACLE

LE DERNIER LUXE, C'EST D'ÊTRE IMPRÉVISIBLE.



PATRICE HUETZ

Les Conquérants du Pognon — L'Empire Ultime

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

PRÉCÉDEMMENT DANS LES CONQUÉRANTS DU POGNON

L'espace. Astéroïdes. Trilliards de dollars en métaux précieux flottant dans le vide. Victor Kane s'est lancé dans la course avec Anya Volkov, ex-cosmonaute russe, à ses côtés.

Abdullah Al-Maktoum a lancé une dernière offensive. Après cinquante ans de guerre, le duel final s'est joué en orbite.

Victor a gagné. Abdullah n'a pas. Le vieil ennemi meurt en 2030, emportant sa rancune dans la tombe.

Et Amir, le fils perdu, a commencé à se rapprocher. Cinquante ans de haine. Peut-être, enfin, la paix.

Ce que vous devez savoir :

Victor Kane : 77 ans, fortune de 60 milliards \$, affaibli mais combatif

Son empire : Espace + luxe + data + fondations

Ses alliés : Anya Volkov, Natasha, Amir (réconciliation en cours)

Ses ennemis : Elena Voss (dernière tentative), le temps lui-même

La femme : Anya Volkov — dernière compagne, respect et tendresse

La question en suspens :

*Victor Kane a conquis dix empires. Mais que laisse-t-on
derrière soi quand on a tout possédé ?*

PARTIE I : L'ALGORITHME

« *Je ne voulais pas détruire le monde. Je voulais le posséder.*

»

Chapitre 1 : Le Dernier Lever de Soleil

Dubaï, janvier 2030.

Le soleil se levait sur le Golfe Persique, embrasant le ciel d'une palette de pourpre et d'or qui aurait fait pâlir d'envie les plus grands maîtres de la Renaissance. Victor Kane se tenait sur la terrasse du 127^e étage du Burj Al Maktoum – la tour qu'il avait fait ériger sur les ruines de l'ancien Dubaï World Trade Centre, là où tout avait commencé quarante ans plus tôt. 828 mètres de verre et d'acier dessinés par Adrian Smith de SOM Chicago — le même architecte que le Burj Khalifa —, construction achevée en 2023 pour 2,8 milliards de dollars par Samsung C&T et Besix, 168 étages habitables, 54 ascenseurs Kone UltraRope capables d'atteindre le sommet en 47 secondes.

À 76 ans, Victor contemplait son royaume avec le regard d'un empereur romain observant les confins de son empire. Ses cheveux avaient viré au blanc argenté, ses tempes s'étaient creusées, et les rides qui sillonnaient son visage racontaient une vie de combats et de conquêtes. Mais ses yeux – ces yeux d'un bleu glacier que tant de femmes avaient trouvé irrésistibles et tant d'adversaires terrifiants – n'avaient rien perdu de leur acuité.

Il portait un peignoir en soie Loro Piana d'un bleu nuit profond — 2 800 euros, tissé dans les ateliers de Quarona au Piémont depuis 1924, soie de mûrier chinoise certifiée Grade 6A —, brodé à ses initiales sur la poche de poitrine par les brodeuses de la maison Lesage

ruie de la Grange-Batelière à Paris. Ses pieds nus foulait le marbre de Carrare Statuario Extra importé d'Italie à 1 800 euros le mètre carré, froid malgré la chaleur du désert. Dans sa main gauche, une tasse de café Blue Mountain jamaïcain à 150 dollars la livre — récolté à 1 500 mètres d'altitude dans les montagnes de Portland Parish, torréfié par Mavis Bank Coffee Factory fondée en 1885, l'un des trois cafés les plus chers au monde. À son poignet, la Patek Philippe Grand Complications référence 5208R en or rose qu'il avait achetée quarante ans plus tôt avec ses premiers millions — 980 000 dollars, triple complication minute repeater, chronographe monopoussoir et quantième perpétuel instantané, mouvement manufacture calibre R CH 27 PS QI de 701 composants — la même montre, portée à chaque deal, à chaque victoire, à chaque trahison.

La vue à 360 degrés était proprement vertigineuse.

Au sud, Palm Jumeirah s'étalait comme une main géante posée sur les eaux turquoise du Golfe. Victor y possédait trois villas – 180 millions de dollars à elles trois – qu'il n'habitait jamais. Au nord, les tours jumelles de Dubai Creek Tower s'élançaient vers le ciel, leurs façades de verre reflétant les premiers rayons du soleil. À l'ouest, le désert s'étendait à l'infini, océan de dunes dorées où les Bédouins avaient autrefois guidé leurs caravanes de chameaux.

Et partout, les gratte-ciels. Des centaines de tours de verre et d'acier qui n'existaient pas quand Victor avait débarqué ici en 1982 avec 50 000 dollars en poche et une ambition dévorante. Dubai n'était alors qu'un port de commerce poussiéreux, une escale sur la route des épices. Aujourd'hui, c'était l'une des villes les plus riches du monde.

Victor avait participé à cette transformation. Il avait été là à chaque étape – le boom pétrolier des années 80, l'explosion immobilière des années 90, la frénésie financière des années 2000. Il avait gagné des fortunes, en avait perdu certaines, en avait regagné de plus grandes encore. Le pétrole, les casinos, les semi-conducteurs, la

crypto – chaque révolution économique l’avait trouvé prêt, affamé, impitoyable.

Et maintenant, à 70 ans, il s’apprêtait à lancer sa dernière conquête.

Son téléphone vibra sur la table en onyx noir. Un message de Natasha.

« Les équipes sont prêtes. Oracle est opérationnel. Rendez-vous à 10h pour le briefing final. »

Oracle. Dix ans de développement. 800 millions de dollars investis. Plus de 200 ingénieurs, data scientists et quants recrutés dans les meilleures universités du monde – MIT, Stanford, Tsinghua, Cambridge. Le projet le plus ambitieux de sa carrière.

Victor avait toujours cru au pouvoir de la technologie. Dans les années 80, il avait compris avant tout le monde que les ordinateurs allaient révolutionner la finance. Dans les années 90, il avait investi massivement dans les semi-conducteurs quand les autres ne voyaient encore que du sable fondu. Dans les années 2010, il avait parié sur Bitcoin quand les banquiers traditionnels ricanaien.

Mais Oracle était différent. Oracle n’était pas un investissement. C’était une arme.

Victor rentra dans son penthouse – 2 000 mètres carrés de luxe absolu répartis sur trois niveaux.

Le salon principal était une cathédrale de verre et de marbre. Des baies vitrées de huit mètres de haut offraient une vue panoramique sur la ville. Le mobilier avait été conçu sur mesure par les meilleurs designers italiens – canapés en cuir pleine fleur, tables en bois d’ébène, lampes en cristal de Murano. Aux murs, une collection d’art qui aurait rendu jaloux n’importe quel musée : un Basquiat acquis pour 40 millions chez Christie’s, un Rothko rouge sang à 55 millions, un Pollock que Victor avait arraché à un oligarque russe lors d’une vente privée à Genève.

Il traversa le salon et entra dans son dressing – une pièce de 80 mètres carrés entièrement dédiée à ses vêtements. Des rangées de costumes Brioni, Kiton, Zegna, chacun valant entre 15 000 et 50 000 dollars. Des chemises Charvet en popeline égyptienne, en soie de Chine, en lin irlandais. Des cravates Hermès par centaines. Des chaussures John Lobb et Berluti alignées comme des soldats au garde-à-vous.

Victor choisit un costume Brioni gris anthracite à fines rayures blanches – 38 000 dollars. Une chemise Charvet bleu ciel – 800 dollars. Une cravate Hermès bordeaux à motifs géométriques – 450 dollars. Des mocassins Berluti en cuir patiné – 2 200 dollars.

L'armure du guerrier moderne.

À 9h précises, son majordome – Eduardo Reyes, Philippin de soixante-trois ans formé à l'International Butler Academy d'Amsterdam fondée en 1987 par Robert Wenekes, diplômé avec distinction en 2004, à son service depuis vingt ans pour un salaire de 185 000 dollars annuels plus logement et avantages – lui annonça que le petit-déjeuner était servi.

Victor s'installa dans la salle à manger, une pièce plus intime donnant sur une terrasse plantée de bougainvilliers. La table était dressée avec une nappe en lin blanc immaculé tissée par les maîtres-liniers de la maison Charvet depuis 1838, de la porcelaine Bernardaud collection Constance à liseré or — manufacture de Limoges fondée en 1863, fournisseur de l'Élysée depuis 1907, 450 euros le service complet — et des couverts en argent massif Christofle modèle Marly créé en 1897 pour le baron Rothschild à 12 000 euros les 48 pièces.

Le menu était simple mais exquis. Œufs brouillés aux truffes noires du Périgord – 3 000 euros le kilo. Saumon fumé écossais Label Rouge. Toasts au pain Poilâne. Jus d'orange sanguine de Sicile pressé à la minute. Et bien sûr, le café Blue Mountain, servi dans une tasse en porcelaine de Limoges.